

Enrique MONTERO CARTELLE, *Tipología de la literatura médica latina. Antigüedad, Edad Media, Renacimiento*, Porto, FIDEM, 2010 (*Textes et Études du Moyen Âge*, 53), 243 p.

Cet ouvrage a son origine dans un enseignement dispensé aux doctorants en philologie latine dont l'auteur constate le faible niveau de connaissance en matière de littérature technique. Ce contexte explique le choix affirmé d'une forme claire et schématique, sans recherche d'exhaustivité. Le point de vue est annoncé comme extérieur et tourné vers la forme des traités et non vers leurs aspects doctrinaux. Il s'agit donc d'un travail présenté comme une synthèse à la dimension philologique plus que doctrinale, basée sur une sélection d'œuvres et d'auteurs représentatifs, les résultats constituant une étape provisoire de recherches plus larges. Le volume comporte trois parties chronologiques de longueur inégale, le Moyen Âge occupant la part la plus importante (91 pages) devant la période de la Renaissance (79 pages) et surtout par rapport à la vingtaine de pages consacrées à l'Antiquité latine.

Cette première partie, très rapide, envisage d'abord la place des *artes* dans le monde romain et leur dimension littéraire, la littérature technique intégrant un certain nombre de normes rhétoriques notamment dans les prologues des traités. Sont abordés ensuite les auteurs et les formes littéraires sous forme d'une comparaison entre deux époques contrastées : les I<sup>er</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Pour la première époque, sont retenus deux auteurs d'encyclopédies : Cornelius Celsus et Pline l'Ancien s'adressant tous deux à un public cultivé mais non spécialisé, dans une langue recherchée qui valut à Celse le qualificatif de *Medicorum Cicero*. Le IV<sup>e</sup> siècle est présenté comme celui des manuels pratiques adaptant des textes grecs, rédigés par des auteurs comme Vindicianus, Théodore Priscien, Cassius Felix ou Caelius Aurelianus, ou opérant une réélaboration de sources anciennes (*Medicina Plinii* par exemple). L'auteur revient ensuite sur une présentation des formes littéraires que sont le manuel et l'encyclopédie avant d'envisager leur niveau littéraire et la langue de la médecine, qui « disposait d'un fonds antique et très riche de termes médicaux » (p. 24) et s'enrichit par l'assimilation de termes techniques grecs sans que se produise pour autant une « technification de la langue médicale » (p. 29).

La deuxième partie abordant la littérature médicale latine médiévale situe d'abord le cadre chronologique de l'étude, le postulat de départ étant qu'il existe deux périodes catégoriquement opposées dans l'histoire de la médecine médiévale. Dans la première phase, qui s'étend jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, « il n'y a pas de médecine spéculative ou théorique ni <même> réelle. Prédomine la médecine populaire c'est-à-dire magique » (I, p. 31). La période suivante, du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle, est elle-même divisée en deux : Salerne et son influence pour les XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, la période universitaire et scolastique pour les deux siècles suivants. Pour aborder la question des genres littéraires de la littérature médicale, l'auteur distingue la « tradition » et la « scolastique ». Dans la première catégorie sont présentées les trois branches de la médecine héritées de la tradition gréco-latine : *diaetetica*, *pharmaceutica*, *chirurgia*. Le chapitre sur la littérature diététique évoque les formes différentes que peuvent prendre les *regimina* et *consilia*, comme la *Summa de conservanda sanitate* de Petrus Hispanus de style épistolaire, le *Tractatus de conservatione vite humane* de Bernard de Gordon en prose ou le *Regimen sanitatis salernitanum* en vers. Les ouvrages pharmacologiques évoqués sont les recueils de simples, les antidotaires et réceptaires tandis que la chirurgie donne lieu à une littérature spécialisée

de traités de *phlebotomia, anatomia, chirurgia*. Les chirurgiens du XIII<sup>e</sup> siècle (Henri de Mondeville, Guillaume de Saliceto, Lanfranc de Milan) sont présentés comme des « praticiens qui représentent le contrepoint du savoir spéculatif scolastique officiel ».

La présentation de la médecine scolastique est souvent peu nuancée : les sciences seraient alors caractérisées par « une vaste érudition et un effort mental face à une critique pauvre » même si « la méthode scolastique ne manquait ni d'observation de la nature ni de recherche déductive » (p. 42). Dans le domaine médical, la diffusion et l'assimilation du « Galien arabisé » aboutit à « l'acceptation commode d'une synthèse achevée, au dogmatisme scientifique et à la théorisation » (p. 43). La place privilégiée réservée à la dialectique fait que « la médecine tend vers l'habileté sophistique, la manie du syllogisme, la création de problèmes avec une faible répercussion réelle » (p. 43), la médecine pratique étant préservée dans les « écoles médicales du sud, comme Salerne, Montpellier ou Bologne ». Autre excès dénoncé, l'« abus du principe d'autorité », les doctrines étant reçues sans critique avec cependant tout de même une nuance : en cas de contradiction des sources, la recherche de nouvelles traductions et certains ouvrages manifestent « des tentatives de critique rationnelle et libre » (p. 44). La base de l'enseignement scolastique, la lecture des autorités accompagnée de gloses et de commentaires, explique le ton théorique et doctrinal des traités et le manque d'orientation pratique. Sont alors évoquées les critiques de Jean de Salisbury contre la « tyrannie d'Hippocrate et Galien » et de Pétrarque (1352) contre les médecins de son temps dans ses *Invectivae contra medicum*.

Vient ensuite la typologie des genres littéraires. Celle-ci commence par les **encyclopédies** et la question de la place de la médecine par rapport aux arts libéraux. Le chapitre consacré à Isidore de Séville revient sur les auteurs de l'Antiquité puis l'on passe au XIII<sup>e</sup> siècle, période « d'épanouissement » de l'encyclopédie qui illustre le désir de rendre accessibles les *auctoritates*. Les *compilationes* se présentent comme des sélections ordonnées des œuvres considérées comme les plus importantes, sans ajout aux sources, tel Vincent de Beauvais qui écrit *ex meo pauca vel quasi nulla*. Cependant, les choix de l'encyclopédiste quant à la sélection des sources et la façon de les organiser (ordre thématique, alphabétique) en font des œuvres originales qui portent parfois une réflexion sur le sens et la finalité du savoir comme chez Roger Bacon ou Raymond Lull. Les *compendia* sont définis comme des synthèses théoriques de l'état d'une science à un moment donné. Certains de ces traités portent le nom de *summae* telle la *Summa medicinalis* de Gauthier Agilon (présenté comme médecin de Salerne, ce qui est loin d'être attesté) qui porte sur les urines ou la *Summa medicinalis* de Thomas di Garbo au XIV<sup>e</sup> siècle qui entend donner une vision générale de la médecine de son temps. D'autres ont une orientation plus pratique et se présentent comme des manuels didactiques s'intéressant aux maladies ordonnées selon le schéma classique *a capite ad calcem*. Les appellations sont variées : *breviarium, practica, compendium, thesaurus...* mais annoncent clairement la finalité synthétique et pratique. Les exemples sont la célèbre *Practica* de Platearius, le *Breviarium practicae* attribué à Arnaud de Villeneuve, le *Thesaurus pauperum* de Petrus Hispanus. L'auteur présente à part des œuvres dont le titre évoque des fleurs : *Practica dicta Lilium medicinae* de Bernard de Gordon (1305), *Laurea anglica* de Gilbert l'Anglais (ca. 1250), *Rosa medicinae* de John of Gaddesden (1305-1317), ces trois auteurs étant cités ensemble dans les *Contes de Canterbury* de Chaucer comme modèles de la médecine scolastique du moment. C'est dans cette partie consacrée aux *compendia* que l'auteur présente les traductions de Constantin l'Africain

(Mont-Cassin, XI<sup>e</sup> siècle) et Gérard de Crémone (Tolède, XII<sup>e</sup> siècle), qui procurèrent à l'Occident chrétien de nombreuses traductions de l'arabe dont le *Pantegni* et le *Viaticum* pour Constantin, le *Canon* d'Avicenne pour le traducteur de Tolède. Les **gloses et commentaires** répondent d'abord à une exigence de clarté et de compréhension face aux *auctoritates*, mais certains commentaires dépassent de beaucoup la simple glose lexicale ou textuelle (commentaires salernitains à l'*Articella* par exemple) et apportent aux textes commentés un niveau technique élevé et un prestige justifiant leur introduction dans les programmes universitaires. Le genre du commentaire connut son plus grand développement durant la période de la médecine scolastique avec des maîtres comme Taddeo Alderotti (ca. 1223-1295) et ses nombreux disciples, ou Arnaud de Villeneuve. Les **concordances** se présentent comme des recueils, le plus souvent alphabétiques, des citations les plus importantes des plus grandes *auctoritates* telles les *Concordantiae* de Jean de Saint-Amand (ca. 1280), recueil alphabétique de citations de Galien et Avicenne. Les **dictionnaires et lexiques médicaux** répondent à la nécessité créée par l'arrivée de nouvelles œuvres traduites et par l'accroissement du lexique médical qui en découle notamment dans le domaine de la pharmacologie. Des lexiques essentiellement botaniques existent dès le haut Moyen Âge, mais le genre se développe à Salerne avec des lexiques trilingues grec-latin-arabe (*Synonyma Stephani*, *Alphita*) puis avec Simon de Gênes et sa *Clavis sanationis* ou les *Pandectae medicinae* de Matthaeus Silvaticus entre autres. Les œuvres d'auteurs grecs ou arabes sont souvent accompagnées de listes de synonymes (*Synonyma Rasis*). Les **conciliaciones** sont la conséquence du «culte médiéval des *auctoritates*» et du désir de concilier les contradictions observées entre elles. Le plus représentatif de cette tendance est Pietro d'Abano avec son *Conciliator controversiarum, quae inter philosophos et medicos versantur*, touchant tous les domaines de la médecine, dans un style argumentatif et dialectique. **Quaestiones** et **Disputationes** suivent la *lectio* dans le schéma didactique, passant du problème d'interprétation à la confrontation d'arguments de raison et d'autorité. Les **Problemata** et les **Quaestiones naturales** sont en relation avec une tradition remontant à l'Antiquité, dont le modèle est constitué par les *Problemata* pseudo-aristotéliens, collection de questions-réponses portant sur diverses sciences naturelles, une bonne part étant réservée à la médecine. Les *Quaestiones Salernitanae* puis les *Problemata Aristotelis ac philosophorum medicorumque complurium* connurent un grand succès. La «**littérature d'introduction**» est réservée aux œuvres de référence des autorités classiques : l'*accessus ad auctores* répond à un schéma qui semble être passé des commentaires philosophiques à la médecine. Dans les textes médiévaux, la structure de l'*accessus* est bien établie, le plus souvent en six points, parfois en sept ou huit (*Regalis dispositio* d'Etienne d'Antioche). Autre type de genre introductif : l'*Isagoge* représentée en médecine par l'*Isagoge Iohannitii*, ouvrage d'introduction à la *Technè iatriki* de Galien, traduit de l'arabe par Constantin. L'auteur range également dans cette littérature introductive la tradition du *speculum*, présentant le *Speculum medicinae* d'Arnaud de Villeneuve (ca. 1240-1311) comme une introduction générale à la science médicale. Les **Tacuina** (de l'arabe *taqwin*) et **Tabulae** sont des ouvrages se présentant sous forme de tables synoptiques à des fins didactiques et pratiques (*Tacuinum sanitatis* de Ibn Butlan, *Compilatio de conceptione* d'Arnaud de Villeneuve – mais absence étonnante des *Tabulae Salerni*). Les «**livres de secrets**» sont qualifiés de littérature pseudo-scientifique à mi-chemin entre les réceptaires, la littérature technique et les textes hermétiques. Ceux consacrés à la médecine

sont souvent attribués à des autorités prestigieuses : Hippocrate (*Secreta Hippocratis*), Galien (*Liber secretorum ad Monteum*), Razi (*Liber de secretis in medicina*). Les « Secrets des femmes » sont une catégorie particulière d'ouvrages qui se situent entre la philosophie naturelle et la médecine, le plus célèbre étant le *De secretis mulierum* attribué à Albert le Grand. Le *Consilium* consiste en une étude de cas et s'est particulièrement développé en Italie du nord, sous forme de recueils de *consilia* avec, notamment, Gentile da Foligno († 1348). L'aspect individuel et concret s'affirme dans une construction généralement en trois parties : *casus, dieta, cura*. Une comparaison entre les typologies des littératures médicales française et italienne montre des schémas comparables avec cependant, pour l'Italie, la particularité que constitue la politique de santé publique de certaines villes italiennes incitant les médecins à rédiger des monographies destinées aux autorités urbaines. La conclusion sur les genres de la littérature médicale distingue les ouvrages de médecine de type pratique (pharmacopée, « diététique », chirurgie) qui suivent les modes littéraires de la médecine traditionnelle et ceux auxquels la médecine « officielle » et universitaire impose de nouvelles formes d'exposition très différentes.

L'auteur aborde ensuite la question de la « technification » de la langue à partir de l'assimilation des termes grecs et arabes, en donnant de nombreux exemples de vulgarisation et déformation lexicale du grec, ou des problèmes que posaient les termes arabes aux traducteurs (translittération, calque sémantique, altérations et déformations). Les conséquences sont soulignées : pas de langue technique univoque et uniforme, prolifération de synonymes qui explique l'abondance des glossaires spécialisés. La conclusion de cette partie consacrée au Moyen Âge affirme que si les traductions de Constantin et de Gérard de Crémone ont fourni le bagage linguistique nécessaire à la scolastique médicale, la langue en devint de plus en plus technique et austère, ce qui provoqua « la violente réaction de l'humanisme de la Renaissance » (p. 121).

La troisième partie, consacrée à la littérature médicale latine de la Renaissance, a une tonalité et une organisation différentes. La présentation générale qui est faite de cette période reprend les thèmes bien connus et largement répandus de la réaction contre la science scolastique et sa vision corrompue du savoir antique, sa « barbarie littéraire ». Sont célébrés le retour aux sources antiques et la renaissance du savoir philologique, l'émancipation de la pensée face aux autorités grâce à l'*experientia*, la recherche d'une science rationnelle de la nature en même temps qu'une rénovation des formes littéraires au contact des grands classiques (Cicéron, Quintilien). Ce cadre préalable étant posé, certaines nuances rapidement énoncées sont les bienvenues : l'auteur mentionne qu'existent des médecins galénistes jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, que Vésale est un homme de la Renaissance en anatomie mais galéniste en physiologie, que des formes littéraires médiévales subsistent... (p. 127).

Les genres littéraires de la Renaissance sont présentés comme différents de ceux de la période scolastique qui sont qualifiés « d'uniformes et grégaires » (p. 128), même si l'auteur relève quelques points communs. Les *tratados de corte* relèvent d'un schéma traditionnel mais présentent des « innovations doctrinales ou littéraires plus ou moins importantes », telles les *Institutiones medicae* de Luis Mercado (1525-1611) dont les manuels préparatoires à l'examen s'appuient sur les nouvelles traductions et les commentaires de son temps. Il faut cependant remarquer que ce médecin est présenté plus loin comme un « moderne exposant le système galénique médiéval » mais « réfractaire à une bonne part des nouveaux courants » (p. 138). Les **manuels et ouvrages de synthèse**

sont désormais fondés sur l'expérience qui remplace la leçon glosée, tels le *De humani corporis fabrica* de Vésale ou les *Observationes anatomicae* de Gabriel Fallope qui soulignent les erreurs de leurs prédécesseurs. Les formes littéraires scolastiques sont progressivement remplacées, même si subsistent des **encyclopédies** (dénommées *cornucopia*, *theatrum*, *pandectae*) et des **concordanciae** et **conciliaciones** chez quelques auteurs désireux de confronter les doctrines des autorités grecques récemment révélées avec celles des arabes. Sont rédigés également des **résumés**, à caractère pratique et didactique, des «nouvelles *auctoritates* connues directement» tel celui d'Andrés Laguna, *Epitomes omnium Galeni Pergameni operum*. Les **commentaires** accompagnant les éditions et traductions des nouveaux textes grecs sont très nombreux au XVI<sup>e</sup> siècle et sont présentés comme une «activité parfois plus philologique que doctrinale», tandis que l'apparition de nouvelles maladies comme la syphilis donne lieu à une littérature spécifique. Sont mentionnés ensuite le renouveau et l'apogée de la littérature des **problemata** et **quaestiones** en relation avec la tradition péripatéticienne directe, l'auteur soulignant le contraste entre les sources renouvelées des livres de médecine et la forme médiévale que conservent les *quaestiones*. Le genre du **consilium**, désormais plus personnel, écrit dans un style plus fluide, connaît également un grand développement mais aussi un changement d'orientation : la description clinique ne se base plus sur des «catégories mentales préalables» mais sur des faits concrets, sur l'expérience. Le nouveau type d'enseignement pratique, au chevet du malade, produit un nouveau type de *consilium* : les **consultationes**. Dans la ligne des **observationes**, les **epistulae** sont un mode de communication très prisé des humanistes, qui rédigèrent de nombreuses monographies épistolaires durant le XVI<sup>e</sup> siècle, de même que le **dialogue**, mode idéal pour l'exposé des matières les plus variées. Il semble être souvent rédigé en langue vernaculaire, notamment en Espagne, et l'auteur précise que le premier dialogue en latin est sans doute le *Dialogus de re medica* de Pedro Jimeno (Valencia, 1549) dans lequel il expose la nouvelle doctrine anatomique de Vésale.

Après cette typologie, l'auteur passe à l'étude de la langue de la littérature médicale de la Renaissance en rappelant d'abord l'idéal humaniste marqué par un rejet brutal de la langue médiévale et de «son mélange d'arabismes, de termes vernaculaires et grecs» (p. 138), cependant que les nouvelles traductions posent de nouveau la question de l'assimilation du grec et de l'adaptation des termes techniques. Les humanistes sont partagés entre la recherche d'une langue pure et élégante, à la manière de Cicéron, mais aussi la précision et l'exactitude techniques. Le latin hérité du Moyen Âge étant considéré comme insuffisant et trop arabisé, la tendance des humanistes partagés entre hellénistes et latinistes est d'accumuler les synonymes (exemple de la famille lexicale du bain). Les solutions lexicales sont diverses : dans la traduction de 1525 de la *Methodus medendi* de Galien, 70% des termes de pathologie sont translittérés, 12% sont des calques sémantiques et seulement 18% sont des termes latins. D'autres traducteurs utilisant d'autres procédés, le résultat est un réel manque d'uniformité de la langue technique élaborée alors. Les modèles du latin humaniste varient selon les auteurs : le principal modèle d'*imitatio-aemulatio* est Cicéron mais Celse fut également adopté par les humanistes sur le plan de la terminologie et de la pensée, notamment dans les domaines de l'anatomie et de la pathologie. Vésale est cité comme «l'auteur capital» au plan de la recherche d'une nouvelle langue technique, modèle du médecin humaniste qui «s'efforce de parvenir à un latin à la hauteur de son époque» en faisant disparaître «les modes scolastiques,

les formules argumentatives, le style aride et monotone » (p. 151). Un chapitre est alors consacré à l'aspect philologique du travail des médecins humanistes, « élite médicale » fière de son savoir, de son accès direct aux sources. Ceux que l'auteur considère comme les « principaux » sont ensuite présentés, certains essentiellement dans leur relation à Vésale dont le prologue à la *Fabrica* « est la meilleure synthèse qui existe sur l'humanisme médical de la Renaissance ». Le chapitre consacré à « la trajectoire de l'humanisme médical » se résume enfin à quelques lignes présentant les trois étapes de la publication de Galien, avec l'apogée de 1525-1560 (plus de 12 éditions par an).

Les deux dernières parties de l'ouvrage sont consacrées à l'Espagne. L'humanisme médical espagnol du XVI<sup>e</sup> siècle connaît, avec un certain retard chronologique, les mêmes étapes et caractéristiques, mais se caractérise surtout par un travail de traduction et de commentaire – plus que d'édition – des auteurs classiques, Galien et Hippocrate surtout. Un long chapitre est consacré à « L'humanisme espagnol et Vésale », l'auteur passant en revue les différents aspects de la réception des travaux de Vésale par les maîtres des universités de Valence, Alcalá, Salamanque et Valladolid. Il termine son étude par Andrés Laguna, « le plus grand représentant de la médecine espagnole de la Renaissance ».

Le volume refermé, le lecteur est partagé. La présentation des œuvres et des auteurs, les références bibliographiques, les travaux érudits consacrés à la langue technique de la médecine fournissent de précieuses informations, présentées cependant dans un plan qui se révèle parfois complexe. Cette difficulté d'organisation repose en partie sur le choix même d'établir une typologie, exercice difficile et souvent réducteur de l'étiquetage d'œuvres qui peuvent la plupart du temps être rangées dans différentes catégories, ce qui aboutit à des divisions en genre, sous-genre, sous-sous-genre... La lecture est rendue encore plus complexe par le choix de la typographie marquant les différentes articulations du propos : de a à k pour les différents genres de la littérature médicale médiévale et, pour le chapitre b par exemple (le *compendium* et œuvres similaires), les subdivisions b1, b2-i-ii-iii-iv, b3-i-ii, b4-i-ii, b5 ou, pour le chapitre g (*Quaestiones* et *Disputationes*) g1-i-a-b, ii, g2-i-ii-iii etc. Mais, surtout, même si l'auteur n'entendait pas s'engager sur le terrain de la doctrine médicale, le lecteur intéressé par l'histoire de la médecine est surpris par certains commentaires, par la présentation sommaire qui est faite de la période médiévale et par l'insistance sur la « réaction » des humanistes à son endroit. L'ouvrage étant présenté comme une introduction destinée à un public peu au fait de l'évolution de la médecine de l'Antiquité à l'époque moderne, on ne saurait trop conseiller à ses lecteurs de compléter leur information par des travaux d'historiens de la médecine à même de leur fournir une vision renouvelée des connaissances dans ce domaine.

Mireille AUSÉCACHE